

« Music with balls » ?

Événement à Liège : Aqua Nebula Oscillator, un groupe de rock-psyché in-ter-na-tional (français, donc), devait présenter son troisième album à la péniche Inside Out le 18 novembre dernier. Manque de bol, leur véhicule a rendu l'âme à 400 km de là, en Allemagne. C'est le groupe belge Horson qui les remplacera à la dernière minute, aux côtés de Luik et de Wyatt E. Trois styles musicaux, trois ambiances, mais un public à conquérir !

Aller à un concert de black métal et rock psychédélique complètement barré, un dimanche soir, dans « Liège ville (presque) morte », voilà qui s'annonce prometteur ! Enfin, c'est ce que je croyais. Depuis, j'ai revu mes espoirs à la baisse.

Arrivée pile à l'heure, je poireaute 50

minutes dans une péniche qui sent encore la bière (et le vomi ?) de la veille. Entre ceux qui se grillent une clope sur le ponton et ceux qui s'enchaînent au bar à l'intérieur, je compte une cinquantaine de personnes : 80 % de mâles à queue de cheval et autres coupes crusts, tout de noir vêtus. Une amie qui m'accompagne me susurre à l'oreille : « C'est moi ou la plupart des types ressemblent à des pervers ? » À la limite, les messages de mort sur leurs t-shirts leur donnent un côté mignon.

Le premier concert démarre sans crier gare. Après la première chanson, on sent le malaise. Personne ne bouge, on se croirait à la messe. Le chanteur d'Horson tente deux ou trois vannes pour détendre l'atmosphère : « Pour l'île aux oiseaux, on a

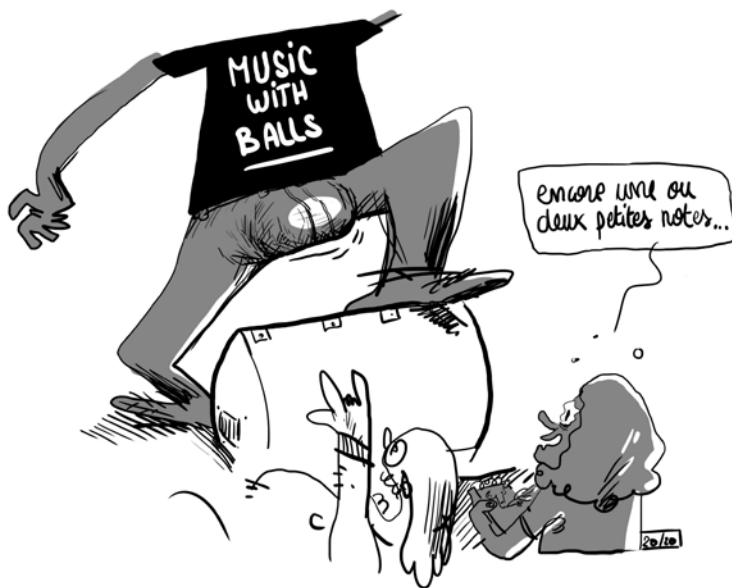
« Le chanteur d'Horson tente deux ou trois vannes pour détendre l'atmosphère : "Pour l'île aux oiseaux, on a oublié le clavier, donc on peut pas la faire". »

oublié le clavier, donc on peut pas la faire ». Il osera même lancer l'incontournable « ça va ? » au public. Sans réponse. « Ce qu'ils font c'était cool il y a dix ans, et encore il y a dix ans c'était toujours pas original », constate un amateur. Après ce premier set plus pop rock que rock psyché, je suis assez décontenancée. Pas de sang, pas de sacrifice, même pas une chèvre à désosser. Et dehors ça discute hausse du prix du mazout et du gaz. « C'est la crise. »

Je ne désespère pas, il reste encore deux groupes. Luik se met en place. Enfin du black métal ! Le premier morceau pose l'ambiance : on vous pète les tympanes direct, le reste passera mieux. Un son long, strident et répétitif. Sobre et efficace, le groupe réussit à faire tourner quelques têtes chevelues. Un type tout seul au premier rang lance un « c'est de

la merde ! », ce à quoi un membre de Luik répond : « Bah c'est toi qui as payé ! » Pour le chant, on croirait une sorcière qui se fait brûler vive et qui crie dans les flammes de l'enfer. C'est beau. Et c'est tout mon corps qui se met à vibrer. Je confirme, les amplis fonctionnent. La salle est remplie, le public

Le Poiscaille, un journal D'INVESTIGATION!



semble en tout ças apprécier. Un coup d'bière et c'est reparti. À ma droite, un curieux éclaire avec son GSM le stand de Luik. Sur les t-shirts on peut lire : « music with balls ». Rien que ça.

Au moment où le troisième groupe, Wyatt E., entre en scène, la péniche a perdu la moitié de son public. Les organisateurs promettaient de « se prendre de grosses vagues de drone/doom en pleines dents », malheureusement le duo ne réussit pas à maîtriser son équipement. « On dirait des gamins de 15 ans qui découvrent leurs pédales d'effets », commente un spectateur. Attention performance : les deux musiciens tapent à tour de rôle sur une cymbale. Bing, bing, bing, bing. Autant dire que ça ne leur donne pas l'air malin. « Ils se revendiquent de Surréalisme, qui briserait des vitres et te donnerait mal au ventre, tandis que là ils ont cinq amplis pour des vibrations de moineau. » Les gens restent immobiles : parce qu'ils sont fascinés ? ou parce qu'ils se font chier ? Je pencherais pour la seconde option, mais ce n'est que mon humble avis. Pas mal de gens se barrent sans attendre la fin, ils ont eu leur dose. Et moi aussi. ●

Hélène Molinari



Syndrôme du connard

Dis, petite salope, raconte-moi tout...

de OLIVIER BAILLY

Cactus Inébranlable éditions

Les moches sortent avec les moches, c'est la Loi. Alors, il sort avec Myriam, par défaut plus que par véritable choix. « C'était le destin des moches : être l'objet des quolibets, faire l'amour sans amour, jouer un temps la passion enflammée, mais sans être dupe. Ils n'avaient droit à l'émotion qu'en copulant entre eux. » Mais celle qu'il voulait vraiment, c'était Vanessa. Il voulait son corps parfait et la vie parfaite qu'elle promettait : tout le contraire de cette « vie insipide des gens simples, heureux et sans ambition ». Avec l'université et quelques kilos de moins, il a enfin l'occasion de se rapprocher d'elle, pour finalement former ce couple de rêve. Sa revanche sur la vie. Il pouvait être heureux, avec elle. À moins que, il n'y a objectivement aucune raison qu'elle aime un pauvre mec comme lui... Et c'est le début de la descente aux enfers.

La quatrième de couverture de *Dis, petite salope, raconte-moi tout...* donne le ton, si le titre laissait encore un doute : « Le protagoniste est un gros con. Il est massivement caractériel, c'est quasi pathologique. » Pourtant, le roman d'Olivier Bailly vaut vraiment le détour.

Le protagoniste est peut-être un gros con, mais tout se tient, tout s'explique et l'on comprend très bien son comportement pour peu que l'on ait un minimum de points communs avec lui. Le roman s'assure alors qu'ils sont exploités au mieux. Une narration au présent et à la deuxième personne du singulier a vite fait d'associer le lecteur au protagoniste. À partir de là, et à l'aide d'un univers narratif très neutre, la distance entre narrateur et lecteur est réduite à néant et les deux existences en sont par conséquent étroitement liées. On vit au plus profond de soi toutes les émotions du personnage.

Stylistiquement parlant, le roman est empreint jusqu'à l'os d'un cynisme radical. Il offre une vision du monde d'un noir opaque. Ce cynisme s'accompagne de touches d'humour, à la faveur de formulations heureuses. Un humour qui reste forcément très noir. *Dis, petite salope, raconte-moi tout...* se révèle être un petit bijou habillé de noir, vraiment. Le roman reste surprenant de noirceur et de cynisme, même pour le genre, au point d'en être dérangeant. Noir de noir : le meilleur.